DONZÉ Pierre-Yves, « *Rattraper et dépasser la Suisse* » – *Histoire de l'industrie horlogère japonaise de 1850 à nos jours*, Neuchâtel, Éditions Alphil – Presses universitaires suisses, 2014, 504 p.

Sandra Schaal

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cipango/2466>

DOI : 10.4000/cipango.2466

ISSN : 2260-7706

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2015

ISSN : 1164-5857

Référence électronique

Sandra Schaal, « DONZÉ Pierre-Yves, « *Rattraper et dépasser la Suisse* » – *Histoire de l'industrie horlogère japonaise de 1850 à nos jours*, Neuchâtel, Éditions Alphil – Presses universitaires suisses, 2014, 504 p. », *Cipango* [En ligne], 22 | 2015, mis en ligne le 13 février 2019, consulté le 08 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cipango/2466> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cipango.2466>

Cipango est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

NOTES DE LECTURE

DONZÉ Pierre-Yves, « Rattraper et dépasser la Suisse » – *Histoire de l'industrie horlogère japonaise de 1850 à nos jours*, Neuchâtel, Éditions Alphil – Presses universitaires suisses, 2014, 504 p.

L'historien helvétique Pierre-Yves Donzé, professeur associé à l'université d'Osaka, est un spécialiste de l'organisation industrielle, de l'histoire des technologies et des transferts de savoirs, ainsi que de l'histoire de la médecine suisse – à laquelle il avait dédié sa thèse de doctorat. Il poursuit depuis près de dix ans des recherches sur l'industrie horlogère et figure aujourd'hui parmi les principaux chercheurs à travailler dans ce domaine. Il dirige la collection « Histoire et horlogerie » des éditions Alphil – Presses universitaires suisses.

Pierre-Yves Donzé s'est, dans un premier temps, penché sur la tradition industrielle de l'horlogerie suisse à laquelle il a consacré plusieurs ouvrages¹. Dans son *Histoire de l'industrie horlogère suisse de Jacques David à Nicolas Hayek (1850-2000)*, parue en 2009, il a abordé l'histoire de ce secteur d'activité de manière globale et synthétique : retraçant son développement du milieu du XIX^e siècle à nos jours, il s'est attaché à comprendre comment les fabricants de montres suisses avaient réussi à faire de leur contrée une grande nation horlogère.

1. *Histoire d'un syndicat patronal horloger. L'association cantonale bernoise des fabricants d'horlogerie (ACBFH)/Association patronale de l'horlogerie et de la microtechnique (APHM), 1916-2006*, Neuchâtel, Alphil, 2006, 106 p. ; *Les Patrons horlogers de La Chaux-de-Fonds (1840-1920). Dynamique sociale d'une élite industrielle*, Neuchâtel, Alphil, 2007, 234 p. ; *Histoire de l'industrie horlogère suisse de Jacques David à Nicolas Hayek (1850-2000)*, Neuchâtel, Alphil, 2009, 206 p. ; *Longines, du comptoir familial à la marque globale*, Saint-Imier, Éditions des Longines, 2012, 269 p. ; *Histoire du Swatch Group*, Neuchâtel, Alphil – Presses universitaires suisses, 2012, 144 p.

Le présent ouvrage, publié en 2014, s'inscrit distinctement dans la continuité de ce précédent travail, dans la mesure où il se veut être une histoire « complète », sur le long terme, de l'industrie horlogère nipponne depuis l'ouverture du pays dans les années 1850 jusqu'à aujourd'hui. À ce titre, il se donne notamment comme objectif de mettre en lumière les caractéristiques de l'essor, cas unique dans le monde de l'horlogerie, d'un secteur d'activité naissant sur l'archipel parvenant à s'imposer en quelques décennies à peine face à la Suisse et aux États-Unis qui dominaient le marché mondial depuis le milieu du XIX^e siècle. Ou, pour reprendre la formule-choc de Hattori Shōji, le dirigeant de la firme Seiko (groupe Hattori & Co.) entre 1946 et 1974, de comprendre les facteurs ayant permis à des Japonais entrés tardivement dans un processus d'industrialisation de « rattraper et dépasser la Suisse » (*Suisu ni oitsuke, oikose*) dans les années 1930, puis dans les années 1960 et 1970, en dépit de tous les défis technologiques et organisationnels qui se posèrent à eux.

Son étude, guidée par une triple dimension selon les enjeux à l'œuvre (technologique, commerciale et organisationnelle), montre que l'industrie horlogère japonaise a suivi une trajectoire de développement en trois phases, relativement similaire à celle d'autres pans industriels de l'archipel, à savoir la structuration d'un nouveau marché, l'émergence d'une industrie domestique, cette dernière se lançant ensuite à la conquête du monde.

C'est dans un contexte d'acculturation, à l'ère Meiji (1868-1912), d'une société traditionnelle à un monde se globalisant à la fois économiquement et culturellement que naît au Japon un marché des garde-temps. Ce marché de niche d'importation de montres de poche (suisses, puis également américaines), d'abord réservé à une élite de collectionneurs, se démocratise rapidement grâce à la transformation des usages sociaux du temps – encouragée, d'ailleurs, par des autorités politiques soucieuses de faire respecter la ponctualité, son défaut étant désormais entrevu comme un signe d'infériorité par rapport à l'Occident.

À compter des années 1890, la forte hausse de la demande incite de grands négociants horlogers japonais à mettre sur pied une fabrication locale de montres et d'horloges. Le principal défi auquel ils devront répondre sera celui de concevoir un système de production reposant sur des techniques et des savoir-faire occidentaux, grâce à une politique active de transferts technologiques leur assurant de rester compétitifs face aux produits importés au Japon, puis dans le

monde. Leurs efforts porteront, puisque les Japonais s'imposeront rapidement comme les principaux acteurs du marché domestique face aux importateurs suisses et américains. Ils adopteront de surcroît une active politique d'exportation – dès les années 1890 pour l'horlogerie de gros volumes et à partir des années 1930 pour les montres, essentiellement vers les zones d'influence nipponne en Asie et dans le Pacifique –, disputant à la Suisse la domination qu'elle exerçait jusqu'alors sur le marché mondial. Dans un cadre très compétitif favorisant l'innovation, deux grandes entreprises non intégrées à des *zaibatsu* se détacheront : Hattori & Co., une firme familiale réorganisée en 1917 privilégiant l'autofinancement qui deviendra le premier groupe horloger mondial dans les années 1930, et sa rivale Citizen Watch Co., une société anonyme ouverte au capital fondée en 1930. Elles bénéficieront, à cet égard, aussi du manque de volonté de la part des Suisses et des Américains de transplanter une partie de leur production dans l'archipel, ceux-ci privilégiant plutôt l'exportation de produits finis aux investissements directs ou à la production sous licence.

L'après-guerre signe véritablement l'entrée de l'industrie horlogère japonaise dans une nouvelle phase de développement : celle d'une industrie de substitution aux importations, enfin délivrée de sa dépendance envers les fabriques étrangères relative à certaines pièces constitutives du mouvement.

En dépit des restructurations imposées par l'effort de guerre, l'industrie horlogère japonaise ne connaît pas de rupture véritable dans son parcours : une intéressante continuité historique, explique Pierre-Yves Donzé, peut être observée entre la production d'avant-guerre, celle durant le conflit et celle civile après 1945 – continuité qui n'est pas sans lien avec le rôle actif joué par l'État. Il avance, en effet, que si cette industrie, contrairement à d'autres, n'a jamais pu profiter d'un soutien financier massif des pouvoirs publics, ceux-ci n'en ont pas moins été déterminants dans sa phase de développement : leur politique douanière protectionniste (jusqu'en 1961), tout comme leurs grosses commandes en horloges pour leurs bâtiments administratifs, écoles, gares et autres bureaux de poste ainsi qu'en montres pour l'armée et les chemins de fer ont favorisé l'établissement d'une production en série et dynamisé la croissance des entreprises horlogères nationales. En outre, leur intervention entre les années 1930 et 1950 pour améliorer leur niveau technique au travers d'activités de R&D établies conjointement avec des chercheurs, des ingénieurs de production – notamment ceux formés au

département pour la production d'armes de l'université de Tōkyō – et les centres de R&D du MITI sera tout autant déterminante. Ainsi, la mise au point d'armements et de machines-outils à des fins militaires suivant une production en masse rationalisée, l'acquisition de savoir-faire dans la conception et la fabrication de chronomètres de marine seront-elles déterminantes pour le groupe Hattori dans l'assemblage de chronographes de haute précision développés pour les Jeux olympiques de Tōkyō de 1964. Il en va de même pour la *Seikosha Precision* mise au point en 1939, qui deviendra en 1946 le principal modèle de montre-bracelet pour hommes de la firme et dont le mouvement sera repris pour l'ensemble de ses montres commercialisées jusqu'au milieu des années 1950. Après une dizaine d'année de reconstruction, l'horlogerie nipponne fera ainsi apparition sur le marché mondial et s'imposera vite à nouveau comme le principal concurrent de la Suisse, démontrant encore une fois l'aptitude des industriels japonais à s'adapter à un environnement technique en constante mutation.

C'est toutefois un autre type de garde-temps qui fera leur renommée mondiale – Seiko, Citizen ainsi qu'une nouvelle venue, Casio, en tête : la montre à quartz à affichage digital, lancée par Seiko le jour de Noël 1969, prenant de court sa rivale helvétique Longines. Toutefois, précise Pierre-Yves Donzé, si l'historiographie et la mémoire collective ont surtout retenu le développement de ces montres comme l'innovation technique à la source de la compétitivité internationale de ces entreprises horlogères japonaises, ce sont plutôt sur *deux* innovations – l'une portant sur les produits et l'autre sur les modes de production – que repose leur réussite. La première est bien évidemment la révolution du quartz. La seconde consiste en un système de production hybride visant à produire en masse des montres de qualité, qui fusionne habilement les modèles suisse (production de montres de qualité) et américain (production en masse de montres). Ceci sera notamment rendu possible grâce au *total quality control* introduit au cours des années 1960, ainsi qu'au passage à la production et à l'assemblage automatisés avec le recours aux machines-transferts, puis aux robots et aux ordinateurs, pour parvenir à une production en ligne entièrement automatisée dès le début des années 1980, le tout dans un environnement mouvant caractérisé depuis les années 1960 par une tendance à la délocalisation et à la globalisation du système de production. Les firmes japonaises feront ainsi le pari marketing de ne commercialiser qu'un nombre réduit de produits de qualité qu'elles produisent en

masse dans le cadre d'un système de production rationalisé, tandis que leurs rivaux suisses tableront sur la maîtrise du marché grâce à une offre pléthorique de montres mécaniques. La crise que ces dernières connaîtront dans les années 1970 et 1980, argue Pierre-Yves Donzé, ne tient donc pas uniquement à l'expertise des Japonais dans les technologies électroniques – explication couramment avancée par les spécialistes –, mais aussi à leur tissu industriel par trop éclaté et non rationalisé les empêchant d'améliorer la productivité et la qualité de leurs montres.

En définitive, Pierre-Yves Donzé s'applique dans le même temps à replacer son étude dans le contexte plus large de l'histoire industrielle japonaise, pour s'intégrer dans les réflexions académiques sur les questions de transfert de technologies, de compétitivité industrielle ou encore d'interventionnisme étatique, à travers l'exemple concret de l'industrie horlogère. Il livre ainsi un ouvrage de synthèse dense et très documenté, se fondant tant sur la littérature existante en langues japonaise et occidentales, que sur des fonds d'archives (dont celui de Seiko-Epson, le groupe horloger japonais le plus imposant), venant apporter une importante contribution à son champ de recherche mais aussi aux théories explicatives existantes sur le succès de la politique industrielle nippone et, plus particulièrement, sur son « miracle économique ».

Sandra SCHAAL
Université de Strasbourg